

La Dernière Porte

Je reconnais que les portes ont toujours eu pour moi un certain attrait. Chez moi, j'en ai toujours eu de très nombreuses, et toujours identiques, car j'aime que les portes se ressemblent.

Une porte, c'est comme un cœur qui bat.

La dernière en date que j'ai connue se trouvait dans un pays très lointain, où les frontières du visible se mêlaient étroitement avec un monde que l'on peut qualifier sans se tromper énormément de monde des apparences.

Un univers est toujours visible de très loin, sauf quand nous faisons des erreurs de temps. Ce qui se produit, hélas, assez souvent.

La preuve : cette porte, presque neuve, et qui s'ouvrait, quand on la poussait, sur un rivage infini et rectiligne. Une sorte de plage dont la mer serait plate comme une flaque de mercure en laboratoire.

La Dernière Porte

Le sable épuisait la vue par sa luminosité blanche. Le soleil, qu'on ne distinguait pour ainsi dire pas du reste du décor, semblait éclairer la matière par-dessous.

En gros, le paysage comportait trois lignes principales :

l'horizon

la berge

et une ligne imaginaire oblique dont je n'ai pas encore compris l'utilité.

Une bouffée d'air chaud m'a assailli dès que la porte fut refermée.

Je suis resté un moment à contempler ce monde nu comme on contemple un panorama grandiose d'un point de vue assez élevé, dans un virage, généralement, et assez haut placé sur la colline. Qu'y avait-il donc à faire, sinon à regarder ? Je me suis posé la question pendant quelques jours avant d'oser m'y aventurer. Je n'étais pas équipé pour affronter un désert. C'est normal, puisque la porte se trouvait au fond de mon placard à chemises, dans ma petite villa bien tranquille au bord de la mer. J'avais choisi celle-ci parce que je venais juste de l'installer et que je ne savais pas ce qu'elle pouvait dissimuler.

Celle de la salle de bain était plus dangereuse, car elle donnait sur le vide. En bas de la falaise d'environ cinq cents mètres, il y avait des rochers pointus sur lesquels la mer venait briser ses vagues.

La Dernière Porte

Je l'avais éprouvée une fois. Je ne crois pas que je recommencerais de sitôt. J'en ai gardé un très mauvais souvenir.

Mais revenons à ce grand désert. J'y ai fait mes premiers pas, aussi hésitant qu'un enfant en bas âge.

Les empreintes ne marquaient pas le sable.

D'ailleurs, ce n'était pas du sable. Ça avait la consistance moelleuse d'un immense tapis de mousse.

J'ai d'abord marché à quatre pattes, car la station debout était très dure à maintenir. Vers le milieu du jour, j'ai pu avancer, titubant, mais sur mes jambes. Ça me faisait plaisir, car je m'étais senti amoindri à marcher comme une bête.

Quand la nuit est venue, de la mer j'ai senti comme un froid glacial m'envahir. Sans doute la grande lame d'une épée me perçait-elle, car, en même temps, le sol rougissait derrière moi et la mer rejetait des perles écarlates qui ressemblaient à des éclaboussures.

D'ailleurs, je me trouvais bien affaibli.

Ce n'était peut-être qu'une impression...

La fatigue de la journée...

Ma longue marche...

Je n'en sais rien.

Je me suis allongé et j'ai tendu l'oreille. Pas le moindre bruit. Même pas celui de la mer, qu'on croirait évident sur une telle plage.

La Dernière Porte

Je n'osais pas parler, de peur que ma voix ne se répercute sur l'immensité aveugle et ne vienne frapper mes oreilles en s'amplifiant démesurément.

Il n'y avait pas de falaise, donc, normalement, pas d'écho. Mais je n'osais pas tenter le diable.

J'espérais qu'un chant d'oiseau me parvienne, simplement pour atténuer cette impression de solitude qui commençait à se faire sentir.

La nuit a été froide.

Je me suis recroquevillé sur moi-même.

J'avais l'impression d'être un point minuscule sur une immense feuille de papier blanc. Disons : rouge, à l'heure actuelle. J'ai appris avec le temps que le blanc était la couleur du jour et le rouge celle de la nuit.

Comme ça, j'étais renseigné et je n'avais plus à m'affoler quand le soir venait. En effet, je ne perdais pas mon sang. C'était déjà un point rassurant de ma situation.

Quand je raconterai tout cela, je suis sûr que même mes amis intimes ne me croiront pas. Pourtant c'était l'évidence même.

C'était l'oblique imaginaire qui me tracassait le plus. Que venait-elle faire dans un paysage si simple ? Deux lignes ne suffisaient-elles pas ?

Le jour, la mer brillait comme un miroir étincelant. J'avais décidé de m'y approcher le lendemain matin, juste pour me rendre compte... Sans faire la moindre

imprudence. On ne sait jamais. En pays inconnu, il faut toujours faire très attention. On ne joue pas avec les points d'interrogation, surtout quand ils ne font pas partie de notre vie quotidienne.

J'ai appris durant toute ma jeunesse à être très prudent et à ne pas parler à des gens que je ne connaissais pas. Cette règle de conduite m'a toujours suivi pas à pas tout au long de mon adolescence, puis de ma pré-maturité. Je sais que la maturité, je ne l'atteindrai que bien plus tard, quand je connaîtrai plus de choses de la vie.

Tout ça, je verrai plus tard, quand le besoin s'en fera sentir. Il ne faut pas brusquer les choses. Les événements suivent leurs cours comme ça, doucement, chacun son tour, et puis ils s'entassent les uns sur les autres dans un amalgame d'événements si confus qu'on finit par en perdre la chronologie. Je crois que c'est ce que l'on peut appeler l'histoire.

Ça n'a plus aucun sens, mais c'est amusant. L'ordre n'importe plus par rapport au présent.

J'avais donc décidé de reconnaître la mer dès que le sol serait blanc. Durant toute la nuit, j'ai fait des suppositions :

Que serait-elle ? De la glace ? Pourquoi pas ? Du métal poli ? Pourquoi pas ? Je verrais bien.

Ça m'a permis de passer quand même une bonne nuit, voguant sans cesse d'une éventualité à une autre, comme un navire roulé par les vagues. Ça m'a bercé.

La Dernière Porte

Le froid s'en allait lentement, quittant mes os de la même façon qu'il les avait pénétré. C'est-à-dire très discrètement.

Le ciel s'est blanchi. Le sol aussi. La mer était toujours là et se débarrassait des dernières éclaboussures de la nuit.

Un instant, j'avais eu peur qu'une ligne ne disparaisse, en particulier celle du rivage. Mais tout était à sa place, aussi immobile que la veille :

l'horizon

la berge

l'oblique imaginaire.

Je me suis réveillé en forme. J'avais bien récupéré. Après quelques mouvements d'assouplissement, je suis parti vers la rive. Elle était partie un peu plus loin que prévu. Sans doute l'espace blanc faussait-il les distances... Je n'y suis arrivé que deux jours plus tard.

Cette fois-ci, j'y étais, et pour de bon.

L'air y était plus frais. Je me suis penché prudemment.

Un véritable miroir. Je me voyais très distinctement. Avec une simple petite différence, c'est que mon image était bleue.

J'ai regardé mes bras par acquit de conscience. Non. Ils avaient toujours leur couleur chair que je leur connaissais depuis ma naissance. Je les ai placés au-dessus. L'image était bleue.

Je n'ai pas osé mettre le doigt tout de suite. Ce liquide était peut-être corrosif. J'y ai trempé la pointe de mon mouchoir. Il s'est enfoncé. J'ai pu constater, après récupération, qu'il n'était pas mouillé.

J'ai hasardé un doigt, très prudemment, prêt à le retirer à la moindre douleur. Rien. C'était même d'une tiédeur très agréable. Ce n'était pas de l'eau. C'était plus consistant et doux au toucher.

Ma curiosité était satisfaite. J'éprouvais la satisfaction d'un travail bien fait. Qu'allais-je faire maintenant ?

Explorer.

Mais quoi ? Tout était vide, blanc, sans mystère.

Je me suis assis face à ce que j'appelais la mer, faute de pouvoir lui donner un autre nom. Et j'ai fixé l'horizon dans l'espoir d'y voir une voile.

Rien.

Le soir est venu et m'a surpris dans cette position. La mer est devenue grenat, la terre d'un très beau rose et le ciel d'un magnifique orange.

Les couchers de soleil, si on peut dire, étaient vraiment grandioses.

Puis les teintes se sont uniformisées et les lignes ont disparu doucement. La nuit était carminée. Le froid, un peu vif. Heureusement, j'avais mon manteau.

Ce n'est qu'au bout d'une semaine que je me suis aperçu avec étonnement que je n'avais aucun besoin. Je n'avais ni

La Dernière Porte

mangé, ni bu, et pourtant, je me sentais très bien. Je n'avais même pas fumé !

Autres pays, autres mœurs. Celui-ci était quand même très particulier. Je n'étais pas inquiet pour autant. Que pouvait-il m'arriver ? Il n'y avait rien.

J'ai fait le bilan :

la terre

le ciel

l'eau

l'air.

Les quatre éléments. Tiens, c'est vrai. Ça ne m'avait pas frappé, la première fois.

Que peut-on faire avec ça ? Tout, paraît-il. Un homme ? C'est vrai, je m'étais oublié. Je suis donc une synthèse. C'est amusant, ça. Il faudra qu'à mon retour je le signale à mon ami le Grand Synthétiseur. Je suis sûr que ça l'intéressera et qu'il pourra en faire toute une montagne de calculs et de déductions. Il en est très friand. Et puis ça l'occupera. Il s'ennuyait, ces derniers temps. Je suis certain qu'il me remerciera très vivement.

Et puis j'ai toujours aimé faire plaisir aux amis et leur rapporter de mes voyages un petit souvenir — une simple babiole, même —, seulement pour marquer le coup. Ils aiment tant ça.

Mais ce n'est pas tout, tout ça. La nuit est déjà bien avancée et, si je ne dors pas, je serai sans doute fatigué

demain. Dans le fond, je dis ça, mais je n'y crois pas tellement. Puisque je n'ai pas envie de boire ni de manger, pourquoi aurais-je envie de dormir ? Sans doute parce qu'il y avait quand même la nuit et le jour. Et que, pendant la nuit, il fallait bien que je fasse quelque chose. Autant dormir.

Cette nuit-là, je venais de découvrir la première anomalie. Logiquement, il n'aurait dû y avoir qu'un jour sans fin. Ce n'était pas normal.

Alors j'ai réfléchi et j'en ai déduit que le jour et la nuit formaient un cinquième élément,
le temps.

Alors j'ai pu dormir tranquille. Tout était parfaitement en ordre.

Au matin de ce dixième jour, j'ai marché, comme d'habitude, en suivant toujours la berge pour ne pas m'égarer.

J'avais enfin trouvé la signification de cette oblique imaginaire. C'était la ligne du temps. Il était donc normal qu'elle fût mobile.

Il me semble que ce que je supportais le moins, c'était le silence. Ce silence pesant et qui finissait par être aussi douloureux que le bruit.

Mon premier malaise me surprit en pleine marche.

La Dernière Porte

J'ai senti tout à coup une bouffée d'air chaud me monter à la tête, puis l'extrémité de mes doigts est devenu insensible et froid. J'ai transpiré abondamment comme si j'avais la fièvre. Mes jambes ne m'ont plus supporté et je suis tombé par terre, incapable de tout mouvement. Ma respiration était haletante. Je suffoquais.

Ça n'a duré qu'un moment. Les forces me sont revenues petit à petit et, au bout d'une heure, ce n'était déjà plus qu'un mauvais souvenir.

Je n'y pensais pour ainsi dire plus, quand ça m'a repris. Le malaise a duré plus longtemps, et j'ai eu en plus comme des lancées à travers tous les membres. Je suis resté immobilisé, cette fois-ci, plus d'une heure. J'ai bien cru que je ne me redresserais plus.

Non. Tout s'est passé comme la première fois, et j'ai pu continuer mon chemin. Seulement, cette fois-ci, j'avais peur de la rechute. J'ai marché très prudemment en essayant de me fatiguer le moins possible. Je m'arrêtais toutes les deux heures pour contempler la mer.

Au bout d'un certain temps, j'ai remarqué un décalage entre ma montre et le coucher du jour. Ce n'était pourtant pas une question de saison. C'était plus certainement une différence dans le temps de révolution de la planète. Pourtant, j'étais toujours sur terre. Du moins, il me semblait.

Alors ?

Eh bien, je n'en sais rien.

Peut-être le saurai-je, mais plus tard. Pour l'instant, je n'ai fait que mentionner le phénomène.

Au cours de mes haltes, alors que je scrutais l'horizon, il me sembla distinguer une ondulation du sol, assez loin. J'ai observé très attentivement pendant quelques instants pour être sûr qu'il ne s'agissait pas d'une déformation due à mes yeux fatigués. C'était comme une bosse, toute seule, pas très grosse, et qui effleurait à peine.

Enfin, une nouvelle curiosité à satisfaire.

Je n'ai pas voulu attendre le lendemain cette fois pour me rendre sur les lieux. J'avais besoin d'un peu d'action, et, surtout, d'avoir un but. Alors je ne pouvais pas attendre, c'était évident !

J'ai couru près de deux heures sans m'arrêter. J'avais hâte d'arriver. Il fallait que je sache. Il fallait absolument que je sache.

Je me suis arrêté à quelques mètres de la protubérance. Le sol était bien plus chaud. Tout à coup, je n'osai plus avancer.

Je me suis assis et j'ai regardé.

Le sol tremblait légèrement. L'objet avait progressé lentement vers le haut et la bosse qu'il faisait était maintenant à peu près de ma taille. Ce devait certainement être une sphère.

La Dernière Porte

Le sol trembla davantage. Il m'a semblé remarquer qu'une fissure naissait à son sommet. Je me suis reculé rapidement. Le tapis se déchirait et mes pieds me brûlaient de plus en plus. J'ai encore fait quelques pas en arrière pour mieux observer le phénomène.

La boule était bleutée. Métallisée. Et elle vibrait.

J'étais éloigné maintenant d'une bonne vingtaine de mètres et je pouvais contempler sans risques.

L'énorme sphère montait toujours. Bientôt elle s'immobilisa à quelques mètres au-dessus du sol qui retombait doucement. La blessure disparut en très peu de temps.

Dans le paysage, il y avait maintenant une nouveauté : cette boule bleue suspendue dans les airs sans que rien ne la soutienne. Sa teinte bleutée n'était pas toujours identique. Parfois, elle virait à l'argenté, parfois au mauve.

Elle ne bougeait plus.

J'étais bien avancé, maintenant. Je n'avais plus qu'à repartir. Vers où ? Je n'en savais rien.

Je me suis senti las, tout à coup. À quoi tout cela rimait-il ? Il n'y avait vraiment aucune raison que je sois là ! Je constatai malgré moi tout l'absurde de la situation.

Trois lignes

une sphère

et moi.

Et alors ?

La Dernière Porte

Je me suis assis par terre et, les coudes sur mes genoux, j'ai posé ma tête entre mes mains.

Je voudrais me réveiller.

Comme je n'avais rien d'autre à faire qu'à constater, j'ai remarqué que l'objet n'avait pas d'ombre. Moi non plus, d'ailleurs. Et puis, c'était normal, puisqu'il n'y avait pas de source précise à la lumière.

C'est décevant.

J'ai senti les premiers symptômes de mes malaises.

« Ah ! Non, alors ! »

Je me suis aperçu à ce moment que j'avais crié et que ma voix résonnait comme dans le chœur d'une cathédrale.

Et mes douleurs ont aussitôt disparu.

Avec les jours, je me suis aperçu que ces malaises étaient d'origine silencieuse. Le moindre son les chassait.

Depuis, je me suis très bien porté.

Je m'ennuyais quand même un peu, assis devant cette sphère, à ne rien faire.

Il devait y avoir près d'un mois que j'étais dans ce désert, et je ne trouvais plus cela tellement amusant.

Un matin, quand même, un fait nouveau se produisit. Sur le sol, et sous la boule, une immense tache noire. L'ombre, sans doute, de l'objet.

La Dernière Porte

Je me suis approché prudemment. Ça ressemblait plus à un trou sans fond qu'à une ombre. J'y ai jeté mon mouchoir, et il a paru être avalé par le vide, effacé par une gomme invisible. C'était un puits, certainement. Un puits d'une dizaine de mètres de diamètre et qui n'avait aucune raison d'être.

J'étais tellement fatigué, et j'avais tellement hâte de quitter ces lieux, que j'ai même pensé un moment à m'y jeter moi-même pour disparaître.

Seulement, je ne pouvais pas commettre ce geste sur un coup de tête, sans en mesurer les conséquences. Conséquences que je n'étais d'ailleurs pas en mesure d'imaginer.

Il m'a fallu trois jours pour réunir tout mon courage et forcer le trou noir.

C'était la fin du jour, et je ne voulais pas encore passer une nuit ici. Je me suis avancé jusqu'au bord du cercle, j'ai retenu ma respiration et j'ai sauté.

DES MILLIERS D'ÉTOILES BRILLAIENT AUTOUR DE MOI.